

vous pouvez être certaine que si la chose dépend de moi, elle est accordée d'avance.

—Si cela dépend de vous répéta Mme de Gunka, oh ! Monseigneur... n'êtes vous pas tout-puissant ?

—Oh ! oh !... fit l'Altesse se récriant, au-dessus de moi...

—Au-dessus de vous.

—Il y a l'empereur !

—Et l'empereur n'a rien à vous refuser.

Le prince, en homme qui ne dit ni oui, ni non, hochait la tête.

—Enfin voyons votre supplique, dit-il.

—Pas avant d'avoir votre promesse, répliqua Mme de Gunka en riant, ce que le baron de Gorff appellerait une promesse ferme.

—Il n'y a moyen de rien vous refuser, répliqua le prince, vous avez ma parole.

—Monseigneur, reprit aussitôt Mme de Gunka, je vous demande la grâce de Gottlieb Thurner, détenu à la forteresse de Spandau.

Le visage du prince se rembrunit fortement.

—Mais, s'écria-t-il, est-ce que ce Thurner n'a pas été condamné à mort pour avoir levé la main... il s'agit de la discipline militaire !

—Oh ; Monseigneur, nous ne discutons pas... j'ai votre parole... cela vaut tous les blancs-seings.

Le prince inclina la tête.

—C'est dit, fit-il, vous avez la grâce de Thurner. C'est bien le fiancé de cette Gertrude qui transmet si exactement vos dépêches ?

—Lui-même, Monseigneur.

—Dites à cette petite que vous avez si bien plaidé sa cause que vous l'avez gagnée.

—Je vais lui annoncer ce soir même la bonne nouvelle, Monseigneur !

Mme de Gunka fit une pause.

—Et que décidez-vous pour la Feuille d'or, Monseigneur ?

Le prince eut un haut-le-corps.

—Ce que je décide... Vous me demandez ce que je décide?... C'est qu'à tout prix il faut s'emparer de cet objet... coûte que coûte... Vous avez la liberté de manœuvrer pleine et entière.

—Bien, Monseigneur.

—Vous l'entendez, Messieurs, je vous invite à prêter votre concours le plus efficace à Mme de Gunka.

Tous les assistants, sauf le colonel Otto s'inclinèrent.

—Il nous faut la Feuille d'or, reprit encore la baronne, et je l'aurai ! je vous le jure ! J'en fais une question d'amour-propre.

—Oh ! baronne, et le prince eut un malin sourire, je sais parfaitement que vous en arrivez toujours à vos fins. Je préviendrai Angerlack de vous ouvrir un compte spécial pour cette affaire. Prenez le monde qu'il vous faut. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut agir avec la plus grande des prudences.

Mme de Gunka en femme sûre d'elle-même, sourit légèrement.

—Monseigneur, je vous promets la Feuille d'or avant...

—Mettons trois mois, fit vivement le prince.

—Va pour trois mois.

Et le prince accompagna les mots suivants d'un mouvement de tête :

—Messieurs, la séance est levée.

Se penchant alors à l'oreille de Mme de Gunka :

—Baronne, j'ai une place dans mon coupé, je vous emmène.

Théodore Mindeau avait entendu, il devint blême.

Théodore, fit tout bas la baronne en passant à côté du correspondant de la *Morgen Post* de Vienne, vous me rejoindrez rue de Prony.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

## SECONDE PARTIE

### L'AMOUR D'UNE ESPIONNE

#### I — UNE VICTIME

Connaissez-vous l'embouchure de la Rance et les terres qui l'encadrent ? Saint-Malo, Saint-Servan, Paramé et de l'autre côté, en face, les falaises déchirées de Saint-Enogat, avec les élégantes villas de Dinard et ses chalets pittoresques ?

Connaissez-vous ce coin abrité, tempéré, ce coin béni où tout est charmant et gai à l'œil ; cette Rance encaissée entre des coteaux riants, boisés, dont les verts, tour à tour crus et tendres, viennent se confondre dans le bleu chatoyant des eaux vives de la rivière ?

De ce paysage, joyeux et clair, j'ai gardé un souvenir exquis, sans une tache, sans une ombre.

Là pendant un trop court instant, entouré d'êtres bien chers, j'ai passé l'un de ces rares moments de la vie que l'on se rappelle sans cesse avec un soupir de regret, en se disant : " A cette place, j'ai été heureux. "

C'est là, par un soir des premiers jours de septembre de l'année 1885, que se continue l'action de notre drame.

Il pouvait être sept heures du soir.

Un soleil brûlant qui avait tout le long du jour brasillé les roches, le sable, et aussi rôti tout à l'aise la verdure des coteaux boisés, éteignait ses feux sous une brise légère, venant du large, qui caressait maintenant de sa fraîcheur les bords de la rivière.

Cette brise ramenait doucement les barques qui avaient pêché au loin dans les eaux profondes. Elles rentraient au port dans les baies, dans les criques, leur journée de dur labeur fini, pareilles à de grandes mouettes lasses et les unes après les autres repliaient leurs ailes blanches.

Sur la Rive droite de la Rance, à deux milles de Saint-Servan, la côte s'abaisse en pente roide pour venir se baigner dans l'eau sur une plage de sable. Au fond d'une crique étroite, bien abritée contre le Nord, se voit un petit hameau composé seulement de quelques feux et qui se nomme la Briantais.

En face, un rocher, où poussent quelques genêts maigres, et quelques petits bouquets de lande que le flot, quelque agité qu'il puisse être, ne parvient jamais à couvrir.

A l'heure que nous disons plus haut, une femme à larges épaules, aux reins solides et épais, était assise sur une grosse pierre et d'un œil soucieux sondait l'horizon dans la direction de l'embouchure de la rivière.

Elle portait le coiffe bleuté des paysannes de Fouessan en Finistère.

Une cinquantaine d'années, avec un visage hâlé par l'embrun... une figure, large, pleine, une de ces braves figures bretonnes qui respirent la franchise, la bonté et dame, il faut tout dire, aussi un peu l'entêtement.

Yvonne Blohic habitait, avec son mari Alain, l'une des cheu-mières de la Briantais.

Pas malheureux, le petit ménage. De son état, Alain était pêcheur, il possédait une barque, des filets, et Yvonne s'en allait aux deux villes, à Saint-Servan, à Saint-Malo jusqu'à Dinard, vendre le poisson de son homme.

Pas tendre le métier, mais comme Yvonne et Alain ignoraient la paresse, une fois payée une vie frugale, on pouvait mettre bon an mal an quelques pistoles de côté.

Ce n'était donc pas la misère ou la gêne qui rembrunissait le visage de la Bretonne.

De temps à autre elle secouait la tête, pour chasser sans doute une pensée importune en grommelant cette courte phrase qui revenait entre ses lèvres à tout instant :

—Ça ne va pas ; ça ne va pas !...

Son œil, qui valait à lui seul toutes les jumelles et les doubles verres de la terre, finit par apercevoir un point imperceptible à l'horizon.

Au grand large, tout au loin, au milieu de toutes les autres barques, elle venait de découvrir celle de son homme, l'*Alouette*, la meilleure marcheuse de l'escadrille et qui, avec son foc aigu, son taillevent à biseau étroit, vous fendait la lame, pareille à un cor-moran ou à un grèbe.

—Bon murmura-t-elle, à mi-voix après un coup d'œil au ciel, la brise fraîchit un brin au large, avant une demi-heure il sera rentré. Pas dommage, parce que, enfin, suffit... Moi, je n'ose pas y aller seule, ou plutôt ou je n'ai pas le courage de lui rien dire !... Pauvre enfant, elle est si malheureuse !... Que c'est une pitié !

Cependant la mer montait avec rapidité, et une fois entrée dans le goulet de l'embouchure de la rivière, elle refoulait violemment les eaux de celle-ci.

Bientôt Yvonne fut obligée de reculer, le flot venait lui lécher les pieds. Elle recula, quelques minutes encore, et la roche sur laquelle elle s'asseyait quelques minutes auparavant était complètement couverte.

L'*Alouette*, que l'on pouvait désormais distinguer nettement avait franchi la première passe, rangeant Saint-Malo à babord, dépassait la Cité, la Citadelle, elle franchissait d'une bordée la Tour Solidor, et sans ralentir son allure, après avoir doublé l'anse des Fours-à-Chaux, elle atteignait celle de la Briantais.

De la main, l'homme qui était à la barre, un grand gars de cinquante ans, solide comme un roc, adressa un salut à la patronne qu'il apercevait l'attendant sur le sable.

Celle-ci répondit par un affectueux mouvement de tête.

L'*Alouette* repliait ses voiles, cassant son erre, et venant s'amar-rer à une escale en pierres taillées et rejointées de brique et de broc.

—Saute à terre, Paulet, fit le patron à son mousse un gamin de douze ans, noir comme une taupe. Allons, du lest. amarre ta bosse, et patine-toi.

Le petit singe exécutait en un clin d'œil les commandements.

—M'ame Yvonne, s'écria-t-il, nous avons fait bonne pêche : cinq turbots et des beaux !... et trois bars... des lubines de six livres.

—Bien ! bien, Paulet, répliqua Yvonne, occupe-toi de la pêche, tu porteras tout à la maison, j'ai à causer avec le patron.

—D'un regard soucieux, Alain interrogeait sa femme.

Qu'est-ce qu'il y a encore, demanda-t-il en fronçant le sourcil !